

sement, d'une manière si positive qu'on ne put attribuer cette assurance qu'à une connaissance surnaturelle.

La convalescence fut aussi rapide que l'avait été le progrès de sa maladie. Il parut tout à coup ressuscité, et bientôt il fut en état de reprendre ses exercices accoutumés.

CHAPITRE IV

SAINT-SULPICE

I

Ses vertus. — Son zèle. — Ses austérités. — Ses épreuves. — Emplois qui lui sont confiés.

La Providence lui ouvrit enfin les portes de Saint-Sulpice.

Il y fut accueilli comme un ange du ciel par les directeurs et les séminaristes, qui connaissaient déjà ses éminentes vertus.

Le supérieur fit chanter un *Te Deum* pour remercier Dieu de l'entrée du saint séminariste dans la maison.

Il passa environ cinq années (de 1695 à 1700) dans cette humble et grande école de la vie clérical, que l'Église honore aujourd'hui en met-

tant deux de ses élèves (Montfort et La Salle) au nombre des Bienheureux. Là, dans cette sainte maison, sa ferveur se renouvelle et brille d'un éclat nouveau, sous la direction habile de ses maîtres expérimentés. C'est là aussi que grandit prodigieusement son amour pour les croix.

Le pieux séminariste ne négligea rien pour développer en lui toutes les vertus qu'on enseignait au séminaire : l'obéissance, l'oraison, la haine de soi-même et le zèle de la gloire de Dieu.

L'obéissance est une des premières vertus de cette sainte maison; elle est la règle de toutes les autres.

Montfort la posséda dans un haut degré, et la pratiqua constamment tout le temps qu'il passa au séminaire : « Toujours le premier et le plus assidu aux exercices communs, » dit M. Blain, « il ignorait les dispenses, et je ne sais s'il en a usé une seule fois. »

Entièrement soumis à ses maîtres, il ne faisait rien sans leur permission. Il leur rendait un compte exact de toutes ses dispositions intérieures, aussi bien que de toutes ses démarches, et suivait entièrement leur direction.

L'oraison était sa vie. Tout son temps libre, il le passait à converser avec Dieu et presque toujours à genoux, soit à l'église, soit dans sa chambre. « J'allai un dimanche, » dit M. Blain, « vers les dix heures du matin, lui demander quelques cahiers dont j'avais besoin; je crois qu'il était en oraison, car, lorsque je frappai à la porte de sa chambre, il vint me l'ouvrir, et son visage me parut alors lumineux et tout rayonnant d'une lumière plus que naturelle. »

Son silence, son recueillement, ses mortifications et ses austérités étonnaient tout à la fois et ses maîtres et ses condisciples. Il ne semblait pas perdre un seul instant la présence de Dieu. M^{me} de Chantal demanda un jour à saint François de Sales combien il était de temps sans penser à Dieu. — Hélas! répondit le saint, je me surprends quelquefois à passer un quart d'heure sans penser à Lui!

Eh bien! le pieux séminariste semblait ne jamais perdre la présence de Dieu.

Il était gai pendant les récréations, mais sans distractions; et il était aisé de voir, à sa manière et à sa conduite, que l'amour de Dieu l'occupait infiniment plus que tout le reste.

Cet amour, qui le consumait intérieurement, l'animait d'un insatiable désir de procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Au séminaire même, il employa mille moyens, mille industries pour faire aimer Dieu et la sainte Vierge. Dans les récréations, son plus doux plaisir était de parler et d'entendre parler de Dieu et de la sainte Vierge ! Et il en parlait d'une manière si édifiante qu'on ne le quittait jamais sans se sentir animé de zèle et de ferveur.

Les austérités du fervent séminariste, pendant son séjour à Saint-Sulpice, furent modérées par l'obéissance, et cette modération même ne fut pas sans doute la moindre de ses pénitences. Mais celles qu'on l'autorisait à pratiquer, quoique légères à son gré, n'eussent pas laissé de paraître extrêmes à bien d'autres.

Il savait profiter de tout pour tourmenter son corps. La chambre la plus petite, la plus triste, la plus incommode, était toujours celle qu'il ambitionnait le plus ; presque tout le temps de son séminaire il habita immédiatement sous la toiture, et il eut à souffrir les chaleurs de l'été et les rigueurs de l'hiver.

Dans les plus grands froids, il ne faisait point de feu, bien qu'il dût passer, sans aucun mouvement, les journées presque entières dans sa chambre. Cette mortification devait être d'autant plus pénible qu'il était vêtu plus légèrement, et qu'il portait, par mortification, des bas sans semelles. C'est une pratique qu'il observa toute sa vie.

Ses disciplines étaient si rigoureuses qu'il semblait vouloir se déchirer le corps. Voici, dit M. Blain, un fait que je tiens de celui qui en a été le témoin : « Un jour, un séminariste rencontre sur son chemin Montfort, qui venait de se donner la discipline. Il l'arrête et lui porte, par mégarde, la main sur l'épaule. Il la retire pleine de sang. »

L'intérieur était encore bien plus mortifié que l'extérieur. Il ne s'accordait rien de ce qu'il pouvait se refuser. Une chose lui faisait-elle plaisir ? C'était assez pour la sacrifier. Quand il recevait des lettres, jamais il ne les ouvrait immédiatement ; mais il attendait quelque temps, pour mortifier le premier mouvement de la curiosité, et quelquefois il en retardait la lecture

pendant des semaines entières, quand il en sentait trop le désir.

Quand il éprouvait une grande joie à voir un ami, il se dérobaient bientôt pour se priver de cette satisfaction. « Quand j'allais le voir, » dit M. Blain, « il m'a quitté plus d'une fois après le premier salut, brusquement et sans me rien dire, pour renoncer au plaisir de la visite d'un ami ! »

L'amour des croix et des humiliations était en lui une vraie passion que Dieu ne fit qu'accroître, en se plaisant dès lors à le satisfaire.

C'est à Saint-Sulpice que la Providence veut achever de préparer Montfort à l'apostolat, en rendant toutes ses pensées de plus en plus surnaturelles, en le détachant de plus en plus de tout ce qui passe.

Il faut que tout vienne à lui manquer du côté des hommes pour qu'il ait le droit de répéter avec plus de confiance ces deux mots qui sont le résumé et la devise de sa vie : Dieu seul !...

Il semble qu'un homme qui n'avait d'autre règle de conduite que l'obéissance la plus absolue, d'autre ambition que d'aimer Dieu et de le faire aimer, n'aurait dû recevoir que des témoignages

d'estime et d'affection de tous ceux qui le connaissaient. Oui, mais Dieu n'eût pas atteint son but, et l'Église n'eût pas eu dans Montfort un de ces hommes dont la vie, toute remplie de Dieu seul, est comme une protestation solennelle contre la chair et le monde.

Dieu le destinait à marcher toute sa vie par le chemin de la Croix, et à donner au monde l'exemple de la plus admirable patience ; et de bonne heure il voulut le fortifier contre les humiliations et les épreuves qui devaient lui venir de toutes parts.

Pendant son séjour à Saint-Sulpice, il eut beaucoup à souffrir et de ses condisciples et même de ses maîtres.

Pendant les deux premières années qu'il passa au séminaire de Saint-Sulpice, il avait été traité avec une grande prudence et une grande bonté par M. Bouin, qui ne pouvait s'empêcher de reconnaître dans son élève des vertus peu communes. Il n'en fut pas de même de M. Lechassier, qui succéda à M. Bouin dans la direction de Montfort : il le traita avec la plus grande rigueur.

Pour éprouver sa vertu, il ne cessa de le mor-

tifier et de l'humilier en toutes rencontres. « Il prit, » dit M. Blain, « Grignion dans tous les sens et l'étudia à fond. Pour éprouver son obéissance, il lui retirait souvent ce qu'il lui avait accordé, retranchait, diminuait de ses pénitences, de ses oraisons, de ses exercices de piété. Le Directeur, éclairé dans les voies des saints, paraissait indifférent à tous les goûts de son disciple, et s'étudiait à amortir les plus subtiles recherches de l'amour-propre. »

Montfort se soumit avec la plus entière résignation à tout ce qu'on voulut de lui. Jamais on ne put découvrir en lui l'indice du moindre ressentiment. Jamais on n'entendit sortir de ses lèvres la moindre plainte. Son estime et son attachement pour ses maîtres semblaient même s'accroître de jour en jour. En toute occasion il se montra à leur égard docile, respectueux, reconnaissant.

Après cette épreuve, si courageusement supportée, ses maîtres se déclarèrent vaincus et à bout de ressources. Ils rendirent à leur pieux élève toute la confiance qu'il méritait. Ils lui confièrent les emplois qui, dans les séminaires,

ne s'accordent qu'au talent, à l'amour de l'ordre, à la régularité et à une vertu solide.

On le nomma maître de cérémonies. Il fut chargé de faire le catéchisme aux enfants d'un des quartiers du faubourg Saint-Germain ; on lui donna le soin de la bibliothèque et de la chapelle de la sainte Vierge dans l'église de Saint-Sulpice. On le choisit encore pour aller avec un de ses condisciples, faire, au nom du séminaire, un pèlerinage à Notre-Dame de Chartres.

Tout cela montre la grande confiance que l'on avait dans lui.

Nommé maître de cérémonies, il signala son passage dans cet emploi par une amélioration utile : il rédigea et plaça sous un même titre tout ce qui regarde les offices du diacre, du sous-diacre, du cérémoniaire et de l'acolyte, afin que chacun pût se mettre facilement au courant de son emploi.

Indépendamment de l'office de bibliothécaire, on le chargea du soin de la belle chapelle de la Sainte-Vierge, située dans l'église paroissiale de Saint-Sulpice, derrière le chœur.

Le pieux ordinand reçut cette mission avec

toute la joie de son âme. Tout ce qui regardait l'honneur de Marie lui était cher, tout ce qui favorisait sa dévotion envers cette bonne mère, dont il recevait tous les jours des témoignages nouveaux de bonté et de tendresse, faisait ses délices !

C'était là, dans cette pieuse chapelle, qu'il passait ses meilleures récréations, le samedi et la veille des fêtes.

Marie, après Dieu, c'était tout pour lui, comme il le dit lui-même :

 Tout pour elle !
 Et rien sans elle !
 C'est mon secret
 Pour être parfait !

Plus tard, c'est le rosaire à la main que le Missionnaire s'en va, de contrée en contrée, à la conquête des âmes.

Avec cette arme rien ne lui résistera. Et il pourra dire dans un langage auquel je ne veux rien enlever d'une rudesse apostolique, qui, chez lui, allait jusqu'au sublime : « Que jamais pécheur ne lui avait résisté, une fois qu'il lui avait mis la main au collet avec son rosaire ¹. »

1. Mgr Freppel.

« Marie, c'est le cri de son âme dans ses écrits, dans ses instructions, dans ses cantiques...

« Et à son heure dernière, en face de ces collines de Saint-Laurent-sur-Sèvre, terme de son pèlerinage ici-bas, il ramassera ses forces en ces deux mots où se résume son œuvre : Rendons grâce à Dieu et à Marie ¹. » *Deo gratias et Mariæ!*

Pour le soustraire à ses méditations, à son travail et à ses mortifications, on l'envoya faire le catéchisme aux enfants les plus dissipés du faubourg Saint-Germain.

Montfort sut si bien s'emparer de leur esprit et de leur cœur qu'il en obtint tout ce qu'il voulut.

Les plus indociles eux-mêmes étaient si touchés de ses paroles qu'ils fondaient en larmes en l'entendant, et travaillaient avec ardeur à devenir plus pieux et plus sages.

Le bruit de ses succès s'étant répandu dans le séminaire, quelques ordinands voulurent s'en assurer par eux-mêmes. Ils allèrent l'entendre, et ils furent si édifiés des exhortations du pieux catéchiste qu'ils furent obligés d'avouer qu'il avait un talent extraordinaire pour s'emparer des esprits et des cœurs...

1. Mgr Freppel.

M. Olier, fondateur de Saint-Sulpice, avait établi un pieux usage, qui existe encore aujourd'hui, d'envoyer, chaque année, au nom de tous, deux séminaristes de choix dans quelque sanctuaire vénéré de la sainte Vierge, afin d'en rapporter des grâces et des bénédictions pour le séminaire tout entier.

Montfort fut choisi pour cette mission. On lui adjoignit M. Bardon, un des plus fervents du séminaire, qui devint plus tard curé et vicaire général du diocèse de Narbonne.

Nos deux séminaristes partirent à pied. Chemin faisant, Montfort s'éloignait de son compagnon pour aller çà et là parler de Dieu aux laboureurs qui travaillaient dans les champs, et revenait à grands pas, comme il était allé, rejoindre son confrère, qui se contentait de l'admirer sans oser l'imiter.

Arrivé à Chartres, Montfort alla se jeter aux pieds de la sainte Vierge, et il y resta jusqu'au moment où il fallut sortir.

Là, son cœur s'enivrait et s'épanouissait de joie et d'amour. C'est alors qu'il pouvait dire, lui aussi, *bonum est nos hic esse!* Il est bon pour nous d'être ici...

Le lendemain, il y resta six heures de suite, à genoux, immobile, et comme en extase!

Le soir, il se plongea dans une nouvelle oraison, qui dura jusqu'au moment où l'église fut fermée.

II

Son travail. — Ses succès. — Son ordination.

Il ne laissa pas oisif le talent confié par le père de famille. Il développa par le travail la belle intelligence que Dieu lui avait donnée, et il se fit remarquer autant par ses succès que par ses vertus.

En toute occasion il donna des preuves de son étonnante aptitude aux travaux théologiques. Un jour qu'il devait, selon la coutume du séminaire, soutenir une thèse sur la grâce, un des points les plus difficiles de la théologie, ses condisciples résolurent de le presser par leurs arguments, et de lui citer, pour l'embarrasser, les passages les plus difficiles des Pères sur ce grave sujet, et l'obliger à donner plus de temps à l'étude qu'à la méditation.

A leur grand étonnement, il répondit en maître à toutes les questions qui lui furent adressées, et résolut toutes les objections qui lui furent posées, avec une netteté et une précision admirables.

A cause de sa pauvreté, Montfort ne put, comme les autres, suivre les cours de la Sorbonne. Mais sa pénétration naturelle, son travail opiniâtre, ses immenses lectures, et surtout son union intime avec Dieu, suppléèrent abondamment aux leçons des docteurs.

Nous en avons pour preuve son *Traité de la dévotion à la sainte Vierge*, un des ouvrages les plus remarquables de cette époque. /

Le pieux séminariste avait passé à Saint-Sulpice cinq années entières et deux dans les maisons de MM. de la Barmondière et Boucher.

Tout son temps n'avait été qu'une longue préparation au sacerdoce. La solitude, l'oraison, la pénitence, la mortification, l'étude de la théologie, de l'Écriture sainte, et les pieuses lectures en avaient absorbé tous les moments.

Montfort avait vingt-sept ans. Ses études de théologie étaient terminées. Le moment solennel approchait. Rempli, comme tous les saints, d'une

juste frayeur à l'aspect du sacerdoce, il gravissait lentement la sainte montagne, n'aspirant qu'à retarder le moment d'en toucher le sommet.

Lorsque enfin on le pressa de monter plus haut, son humilité opposa des prières et des larmes, et il fallut un ordre formel. Alors il courba les épaules sous un fardeau que les anges eux-mêmes ne recevraient qu'en tremblant : *Angelicis humeris onus formidandum.*

Il fut ordonné prêtre le cinq juillet 1700, par Mgr Flamanville, évêque de Perpignan, que le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, avait délégué pour faire l'ordination de son diocèse.

Montfort n'était pas un inconnu pour Mgr Flamanville; il en avait été l'aide pendant plusieurs carêmes, dans les catéchismes qu'il faisait aux laquais de Paris pour les préparer aux Pâques.

Le jour de son ordination, il fut tellement pénétré des sentiments de reconnaissance et d'amour envers Notre-Seigneur, qu'il obtint de son directeur la permission de passer le reste du jour devant le saint Sacrement pour remercier Dieu de cette grande grâce.

Après plusieurs jours de préparation, Montfort

parut à l'autel comme un ange. Il choisit, pour dire sa première messe, l'autel de la Sainte-Vierge, car sa dévotion envers l'Immaculée Mère de Dieu allait toujours grandissant dans son cœur.

Qui pourrait dire toutes les consolations dont le nouveau ministre fut inondé en célébrant sa première messe ? C'est un secret qu'il faut laisser aux anges, pour qui l'oblation du saint Sacrifice faite par un prêtre tel que Montfort doit être le plus délicieux de tous les spectacles!...

Sa vie sacerdotale ne devait durer que seize années !

CHAPITRE V

Cantiques.

C'est à Saint-Sulpice, pendant son séminaire, peut-être même plus tôt, que Montfort se mit à composer des cantiques ; il continua toute sa vie, jusqu'à sa mort.

Il avait une facilité étonnante. Quelque temps après sa mort, en 1735, le P. Vatel, un des missionnaires de la Compagnie de Marie, fit imprimer un recueil qui n'avait pas moins de 880 pages, et il n'avait pas tout mis.

Sa verve est inépuisable et toujours en train. Ses pensées, ses sentiments, ses émotions, ses joies et ses peines, ses prières et ses instructions, tout se traduit en vers.

Tous les souffles qui passent font vibrer les cordes de sa lyre.